

AUX  
QUATRE  
VENTS

Pascal  
Genin  
Deux  
places  
pour trois  
roman

EdB

/// Alors, sans que rien ne bouge,  
qu'aucun souffle ne m'effleure,  
qu'aucune lumière ne m'éblouisse,  
qu'aucune voix ne me parle, sous ce  
ciel étoilé bien connu d'Abraham, je  
sentis le monde vaciller sous mes  
pieds. Une lame effilée, plus  
tranchante qu'un glaive pénétra mon  
esprit, traversa mon âme, transperça  
mon cœur pour libérer un poison qui  
m'avait trop longtemps dépossédé de  
moi-même. Sans sommation ni préavis,  
on venait me déloger et je devais  
abandonner une histoire sans  
perspective à une liberté souveraine  
qu'aucune force ne pouvait désormais  
contenir. ///

### **Après quelques années**

de mariage, Jean-Paul se sépare de Béatrice enceinte de Servane, dont il n'est pas le père biologique. Il mène alors une existence solitaire et marginale. Vingt ans plus tard, suite à un concours de circonstances imprévues, Jean-Paul accompagne la jeune fille dans un voyage en Israël. Le père et la fille sont étrangers l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un événement inattendu à Jérusalem ne vienne changer le cours de leur existence.

Deux itinéraires se superposent : un récit de voyage, qui fait parcourir la Terre Sainte au lecteur et lui fait vivre un pèlerinage vers Jérusalem, et le cheminement des personnages qui se découvrent eux-mêmes et en reviennent transformés.

Avec humour et émotion, l'auteur aborde le délicat sujet de la paternité.

EAN Epub : 978-2-84024-689-3

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, avril 2013

Conception et illustration de la couverture : © MC-DESIGN / Martin  
Casteres

Composition et mise en pages réalisées par LG Compo - 28200 Châteaudun

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sombre silhouette refermait le vallon.

Craignant un peu la séparation du lendemain et ne voulant pas m'attendrir dans la mélancolie, je commençai à prier pour mes Louvettes, puis, sans très bien savoir si j'étais arrivée au bout de mon contrat, je me pris à rêver de soleil et de chaleur, de sable et de désert. Je n'avais que quelques jours à la maison pour me retourner, c'est-à-dire dormir et sécher.

Marie fit un mouvement brusque, ouvrit les yeux pour les refermer, puis chercha une autre position avant d'expirer longuement. Le feu avait baissé, il n'éclairait plus que faiblement la clairière et surtout ne chauffait plus. J'essayai maladroitement d'insérer une bûche du bout du pied sans me déplacer, mais mon geste ne fut pas d'une grande utilité. Le dortoir de la grange était désormais calme, la troupe avait sans doute fini par faire son nid et trouver le sommeil. J'entendis seulement un peu plus tard le pas des filles qui venaient me relever. Après quelques minutes de silence, nous dûmes ensemble la prière du veilleur, puis je quittai mon poste à regret. Certainement, demain soir à la même heure, je me trouverai bien seule et regretterai mon tapis de sol et les odeurs de campagne.

Le lendemain, peu après treize heures, le camp était vide. Il ne restait plus que quelques rectangles jaunes dessinés par les tentes et un résidu de bois qui finissait de se consumer pour rappeler notre passage. Plus de bruit, plus de farce, plus de rire. Les adieux s'étaient multipliés sans effusions particulières et tout le monde avait fini par trouver place dans l'habitable feutré des voitures familiales.

À l'extrémité de la clairière, près d'une barrière en bois que nous avions fini par ne plus refermer, seule stationnait encore la pauvre 4L qui nous avait été prêtée pour la durée du camp. Deux malles qui n'avaient pu s'y loger attendaient sur le côté, elles

servaient de siège à Akéla qui se nettoyait consciencieusement les mains avec un vieux torchon couvert de suie et un fond d'alcool qu'elle avait sorti de la trousse à pharmacie.

La trousse à pharmacie, quelle histoire ! Un concentré de réglementations et d'interdits, de gloire et d'impossibles procès dans une boîte à chaussures. Une parabole de notre société, cocktail de souffrances et d'espérance, de finances et de technologie, d'arnaque et de générosité. Pasteur et Fleming, inventeurs respectifs de la vaccination et de la pénicilline, sont les véritables pères de la médecine moderne, mais aussi d'une certaine manière les tristes porteurs d'une boîte de Pandore. Car finalement, la promesse d'une éternelle jeunesse et l'espérance de l'immortalité enfantent une société vieillissante dont l'impossible équation constitue un bien sombre présage pour les générations futures. Vendre le pavillon après vingt ans de crédit en échange de quelques semaines de réanimation, faire converger toute la richesse d'un pays vers des préoccupations sanitaires, laisser les vautours tourner autour des cadavres parce que la santé est aussi un *business*, on en vient à se demander si les effets secondaires ne sont pas plus toxiques que le remède.

Une sorte de rage habitait Akéla, la volonté d'en finir avec les eaux grasses, la suie des casseroles et l'humidité douteuse des sacs-poubelles. Elle en avait fini avec ses mains et se nettoyait maintenant le visage. Je restai là sans bouger à l'observer, la tête vide, savourant ce moment de tranquillité. Elle m'aperçut.

– *Viens, il en reste encore un peu.*

Elle me saisit les mains, puis, après les avoir considérées avec un dégoût compréhensible, commença son travail, armée du même torchon. Ses gestes étaient fermes, précis, un bonus de confort aux inventaires de fin de camp quand il n'y a plus de chocolat depuis longtemps. Je laissais faire.

Le travail fini, Akéla mit ses cheveux en désordre, transforma son foulard scout en voile de bohémienne pour s'en couvrir la tête et me prit la main gauche : *Servane, écoute-moi bien, cette nuit les druides sont venus me visiter et m'ont parlé de toi.* Les yeux mi-clos, elle continua d'une voix faussement tremblante. *Je vois que tu fais du scoutisme, je vois aussi du soleil, du repos et de l'amour, je vois encore de l'amitié et de la générosité, tu offres un repas et des frites à une fille qui sent l'alcool.* Pour le soleil et le bonheur, c'était bien vu, je partais dans quelques jours en voyage. Pour le repas, la proposition était régulière, mais avant de trouver un restaurant, il fallait encore attendre maman qui tardait ! Pour ce qui était de l'amour, ce n'était pas vraiment au nombre de mes priorités.

– *Tu verras... reprit-elle, tu lui serviras même son petit-déjeuner au lit, c'est écrit là. Et elle planta son doigt au milieu de ma paume.*

– *Au lit, jamais !*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– *Non, pas du tout.*

– *C'est une découverte magnifique que vous n'oublierez jamais.*

– *Certainement.*

– *Et puis, vous verrez, à votre retour, vous ne lirez plus les Évangiles de la même manière.*

Je n'avais jamais imaginé pouvoir lire les Évangiles en dehors de la messe.

– *Vous savez, je ne suis pas très pratiquant.*

– *Oh ! C'est sans importance, au contraire.*

Je ne compris pas très bien cette dernière phrase ni en quoi être le « contraire » d'un pratiquant était considéré comme un avantage. Mon interlocutrice avait peut-être un bonus supplémentaire chaque fois qu'elle inscrivait un *non-pratiquant* dans la liste des participants, l'espèce étant sans doute plus rare, vu la nature du catalogue. Elle me demanda mon passeport, prit toutes sortes de renseignements et commença de me détailler le programme. Vous démarrez par le désert, sur la trace des Hébreux en fuite devant Pharaon... Elle maîtrisait bien le sujet, mais je ne l'écoutais pas vraiment

– *La chambre, il me faut une chambre individuelle même avec un supplément.*

Elle laissa son désert.

– *C'est impossible, Monsieur, il est trop tard pour changer le rooming.*

– *Je suis désolé, Mademoiselle, je crois que ce voyage ne me correspond pas, je vous ai fait perdre votre temps.*

– *Attendez un instant, je reviens tout de suite.*

Elle se leva et disparut dans de fins escaliers en colimaçon. La liste d'attente n'était peut-être pas aussi longue qu'elle l'avait dit, surtout en plein été à quelques jours d'un départ. Et puis,

j'appartenais à la catégorie très prisée des non-pratiquants, ça méritait bien un effort. D'ailleurs, certains voyages leur étaient peut-être réservés, avec des rites spécifiques. J'essayai d'imaginer, pas de messe bien sûr, c'est la définition, mais par quoi remplacer ? Un peu plus de désert, un peu plus de bar, un peu plus de vie nocturne pour se lever moins tôt, finalement rien de très original. Paris-Nomade m'apparut plus prometteur. Autour, les murs étaient couverts d'affiches, on pouvait faire le tour de la Méditerranée, tous les pays étaient représentés sans exception, mais hors de ce périmètre, aucune autre possibilité n'était envisagée. Rien sur l'Asie ou Cuba, ce ne devait pas être le genre de la maison. En fait, c'était l'exact inventaire des destinations que je n'avais jamais envisagées et inversement, aucune de celles qui avaient été le théâtre de mes aventures ne figuraient à leur catalogue. J'étais dans un autre monde, à l'inverse du mien et de mes habitudes. En face de moi, juste au-dessus du bureau de mon interlocutrice, un poster avait les honneurs d'un sous-verre : deux lèvres verticales déchiraient une paroi rouge.

– *Pétra.*

– *Pardon ?*

– *La photo que vous regardez, c'est Pétra, le Siq. C'est beau, n'est-ce pas ?*

– *Magnifique... c'est en Israël ?*

– *Pas encore.*

– *Donc ce n'est pas au programme.*

– *Pas cette fois-ci, il faudra revenir.*

Mon interlocutrice était réapparue, visiblement satisfaite de son entretien avec le bureau supérieur, le non-pratiquant bénéficiait de toutes les largesses, il grillait la file d'attente et négociait le *single* à guichet fermé. Elle repartit dans son vaste

désert, sortit une carte et reprit sa leçon. Je n'écoutai pas davantage.

– *Vous partez avec nous ?*

La question déplut.

– *Il faut bien que certains restent.*

– *Pour s'occuper des non-pratiquants.*

– *Comme vous pouvez le constater, ce ne sont pas les plus faciles.*

Elle se leva et me tendit un sac que je pris sans faire attention. Avant de nous séparer, elle me fit encore quelques recommandations sanitaires qui se voulaient rassurantes. Cependant, après l'avoir laissée, j'entrai dans la première pharmacie pour la dévaliser de spray anti-moustique et accessoirement de boules Quies. Cela peut sembler bien étrange, mais on compte encore des minarets actifs en Israël. Je continuai ensuite vers le Vieux Campeur et, dépassant les élégantes boutiques de la rue de Sèvres, je me rendis compte que je faisais tout comme si mon départ était déjà décidé alors que Servane n'avait toujours pas confirmé.

Ma dernière visite dans ce temple de la rue des Écoles remontait à ma vie étudiante alors que je me préparais à partir dans les Trois Vallées pour une semaine de ski. Et pourtant, tout semblait identique au souvenir que j'en gardais, l'odeur, la même barbe blanche, l'ambiance de chalet, les lambris, une institution parisienne aussi immuable que le Procope ou le Flore. À l'entrée du magasin, un géant venu d'Afrique voulut vérifier mon sac et je m'aperçus alors que je trimbalais un truc aussi repérable qu'une soutane noire dans un camp de naturaliste. D'un côté Jésus, de l'autre Marie, à l'intérieur un genre de Bible. L'Africain le trouva très beau et ne voulut plus me lâcher.

– *C'est bien ça, vous l'avez trouvé où ?*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## 8

# Roissy

*Jean-Paul*

Finalement, Servane accepta le voyage. L'obstination de Béatrice eut sans doute raison de ses hésitations, mais je n'en connus pas le prix, une autre escapade avec sa mère, voire sans, ou quelque chose d'équivalent. Je préférais ne pas savoir. Nous devions donc nous retrouver directement à l'aéroport de Roissy. Le rendez-vous était fixé à 4 heures du matin, un régal ! Et je trouvai encore le moyen d'être en avance. En arrivant dans le terminal, ni café ni journaux, rien d'ouvert ; je m'installai sur un fauteuil en ferraille pas plus accueillant qu'une chaise électrique, mais dont j'espérai quand même un bref sommeil réparateur. Un couple de seniors s'est alors abattu sur moi, bagages à roulettes, pantalons bien mis, chaussures de marche, cannes et chapeaux. Alors que tous les fauteuils étaient vides, ils campèrent sur les sièges voisins avec un large sourire à mon intention et commencèrent à sortir un véritable petit-déjeuner de leur sac. Je poussai un long soupir et pris une position bien allongée en leur tournant le dos.

Je ne savais pas très bien alors ce que je redoutais le plus, la perspective d'un voyage qui ressemblait fort à un pèlerinage, la présence continue de Servane à mes côtés pendant quinze jours avec le risque de la décevoir ou encore la peur de passer pour un usurpateur. En tout cas, le cumul de ces trois hypothèses dépassait de beaucoup mes capacités du moment et je me pris à espérer la défection de Servane.

Si la comédie avec Servane m'avait paru possible pendant près de vingt ans, c'est que nous étions restés étrangers l'un à l'autre,

figés dans des positions retranchées qu'aucun de nous ne s'était permis de franchir. Ce voyage était donc une transgression, la remise en cause de l'équilibre délicat d'un statu quo qui avait plutôt bien fonctionné jusque-là. Au départ, je n'avais pas véritablement cru à la pérennité du montage, persuadé que Béatrice lèverait spontanément le voile et donnerait ma place à un autre. Et puis, les années s'étaient écoulées dans le flot des habitudes. Je n'aurais même pas su dire si Béatrice avait eu des amants ; en tout cas, elle n'avait pas jugé nécessaire de me le faire savoir et n'avait jamais cherché d'autre père pour sa fille.

Après un long moment de torture, lassé par l'inconfort de mon siège, je finis par me relever. Il n'en fallut pas davantage à mon voisin pour tenter une approche.

– *Bonjour, Monsieur, voulez-vous du gâteau ?*

– *Non merci.*

– *Vous allez en Terre Sainte, n'est-ce pas ? C'est comme nous. Je vous ai reconnu avec le sac.*

– *Évidemment.*

– *Nous sommes en avance, la personne de l'agence n'est pas encore arrivée. Nous attendons notre petite-fille, elle doit nous rejoindre. Elle fait ses études à Paris, mais vient souvent nous voir à Beauvais. Vous connaissez la Picardie ?*

– *Je connais mieux la Bretagne.*

– *Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de gâteau ? Vous avez tort, il sort du four, ma femme est une bonne pâtissière. C'est votre premier pèlerinage à Jérusalem ?*

– *L'habit ne fait pas le moine, pour le moment, je n'ai que le sac.*

– *Vous êtes impatient, je vous comprends. Nous, c'est le troisième. La dernière fois, c'était avec notre petit-fils. Remarquez, il fait deux fois ma taille.*

– *Excusez-moi, je vais prendre un café.*

– *Vous pouvez me laisser vos bagages, je ne bouge pas.*

Servane n'était toujours pas en vue. Débarrassé de mes bagages, mais surtout de la Sainte Famille, je disposais de quelques instants de liberté pour disparaître dans le terminal avant de me soumettre à la loi du groupe. Les guichets commençaient d'ouvrir. Comme on retrouve un vieil ami avec lequel on partage ses meilleurs souvenirs, je tombai par hasard sur le stand *Nouvelles Frontières* et ses séduisantes promesses d'aventure et de charme. Tous les bonheurs du monde en quelques affichettes. Deux jeunes hôtesse glamour bradaient les dernières places, attirant inmanquablement le regard et les regrets du misérable pèlerin que j'étais en passe de devenir. Un peu plus loin, le tableau des départs alignait les glorieuses destinations de mes rêves de jeunesse et transformait le monde en un gigantesque parc de loisirs : Manille, Kuala Lumpur, Pattaya... Départ immédiat.

Et puisque cette fois-ci, je devais passer mon chemin, je partis me réfugier dans un magasin de presse pour compléter ma réserve de livres en cas de gros temps. J'achetai de quoi remplir un sac très anonyme, puis élus domicile dans la première cafétéria.

Après un second café, je finis par abandonner mon refuge. Je fis le détour pour revoir les filles de *Nouvelles Frontières*, elles étaient toujours là, mais visiblement, même sans le sac, je n'intéressais pas. Ensuite, je pris soin d'approcher prudemment du point de rendez-vous pour ne pas être vu le premier. Servane était déjà arrivée et après quelques secondes d'observation, je m'aperçus aussi qu'elle semblait déjà connaître tout le monde comme si le groupe s'était formé pour elle. Je n'aurais pas su dire si sa présence me condamnait ou me réjouissait, je fus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la veille encore, je rêvais de Phuket ? Il m'expliqua avoir quatre enfants, mais aucun n'était marié. *Ma fille aînée ne trouve pas de mari et mes garçons ne veulent pas s'engager.* Je me serais bien risqué à quelques paroles d'encouragement, mais n'en ayant ni l'habitude ni les convictions, je me contentai de bafouiller une ou deux plaisanteries sur l'évolution des mœurs et les déconvenues de la famille moderne. Il ne comprit pas : *Vous savez, le bâtiment c'est dur, on est dehors toute l'année et par tous les temps, dans la chaleur et dans le froid. Mais, quand on prépare une chambre, c'est toujours un encouragement d'imaginer un enfant grandir entre ses parents. Dans le cas contraire, je préférerais changer de métier. La famille est le berceau de la vie, inutile de lui chercher d'autre alternative.*

Servane nous attendait à l'ombre d'un édifice partiellement conservé et nous proposa un peu d'eau. Antonio accepta avec simplicité, ils avaient voyagé ensemble et n'étaient plus étrangers. Au contact de Servane, la conversation prit un tour plus léger. À n'en pas douter, Antonio était un père, c'était là son identité profonde, sa plus authentique vérité, tous ses gestes et toutes ses pensées procédaient de cette évidence. On décelait chez lui à la fois la sagesse de l'homme qui avait donné sa vie pour ses enfants et l'exigence du travailleur familier de l'effort. Deux qualités qui m'étaient totalement étrangères. Je m'effaçai discrètement de leur conversation. Servane était plus inspirée que moi, plus fine, plus sensible ; comme beaucoup d'hommes à qui la volonté fait défaut, j'attribuai commodément ce savoir-faire à une grâce propre de la nature féminine. Je fis mine de m'intéresser soudainement aux explications du guide et laissai ce père et ma fille discourir librement.

Après plus d'une heure de commentaires érudits, mais qui

avaient quand même fini par en décourager quelques-uns, le groupe se reforma sur l'autre extrémité de l'esplanade, à proximité d'un baptistère en forme de croix. Une abside ombragée ceinturée d'une banquette en pierre y fit l'effet d'une oasis sur des marcheurs égarés. Le contentement fut général, les meilleures places échurent aux plus rapides qui bien évidemment firent semblant d'en ignorer le petit nombre, puis ce fut un ballet de gourdes et de bouteilles. L'eau de mon voisin sentait le pastis, il m'expliqua avec beaucoup de sérieux que c'était une recommandation médicale. Mouton, de son côté, profitait de la pause pour pommader amoureuxment Socrate qui se laissait faire sans résister. Elle le travaillait avec une tendre application et à l'évidence plus que nécessaire. Nikon, grimpé sans le moindre état d'âme sur les restes d'un mur hasmonéen, poursuivait imperturbablement son shooting de reporter. Quant à la Madone, confortablement installée sur un chapiteau byzantin, elle essayait de rattraper son retard et avait repris ses dévotions. Un peu à l'écart et refusant de s'asseoir pour marquer son impatience, le Club Intello, déjà pressé de repartir pour d'autres découvertes, continuait d'interroger le guide.

Le mystère de ces villes, perdues dans les sables, représente une énigme pour un Occidental habitué à l'eau courante. Pendant l'après-midi, comme une initiation aux arcanes de ce monde ancien, après avoir découvert les vastes horizons des étendues désertiques, nous nous enfonçâmes dans des gorges calcaires à peine plus larges qu'un sentier de mule. Deux falaises démesurées repoussaient le ciel vers des espaces infinis et nous laissaient au fond d'un gouffre dans un sentiment d'abandon. Après quelques centaines de mètres d'une marche difficile sur un terrain glissant et incliné, nous nous sommes retrouvés dans un cirque naturel qui avait l'élégance et la

régularité d'une abside romane. Une source transparente aussi lisse qu'un miroir renvoyait une lumière scintillante et bleutée sur les parois calcaires. Les oiseaux du ciel y avaient élu domicile depuis les origines et leurs chants joyeux se mélangeaient avec insouciance dans une acoustique de cathédrale. Notre guide eut l'heureuse inspiration de ne pas faire trop de commentaires sur ce lieu qui nous avait précédés et nous livra avec simplicité à ce vestige primaire où nul ne se serait étonné d'y rencontrer le premier homme.

Servane, immobile à quelques mètres du bassin, recevait un fin rayon de lumière dessiné par une main de pierre le long des parois de la falaise. À part le bref intermède d'Avdat en présence d'Antonio, nous avions aimablement réussi à nous éviter l'un l'autre, protégés du face-à-face par un groupe omniprésent. J'observai Servane dans les reflets de l'eau. Elle ne ressemblait pas à sa mère, ses expressions, la couleur de ses yeux, ses cheveux bruns, sa peau mate, c'était différent. Elle avait à peu près l'âge de Béatrice au moment où je l'avais rencontrée, à peine plus jeune. Cette proximité me troubla, d'autant plus que je ne m'étais pas vu vieillir et ne l'avais pas davantage vue grandir. Peu habitué à son visage, à son sourire, à ses mouvements, je n'étais pas certain de la regarder comme un père, alors je ne la regardais pas, ou le moins possible, et je me détournais si nos yeux se croisaient. Les reflets de l'eau me suffisaient, ils superposaient son image à la profondeur du ciel et maintenaient une distance que je ne voulais pas franchir. Puis une famille de colibris choisit ce moment pour une baignade collective et l'eau se brouilla.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

limite de baignade. On les devinait au loin. Aucun autre prétendant ne leur ayant disputé la place, elles profitaient seules du carré de bois blanc et s'humidifiaient de temps en temps entre deux confidences. La mer était calme et scintillait de mille éclats ; après les paysages lunaires que nous avons traversés, le spectacle qui s'offrait à nos yeux était à la fois éblouissant et reposant, un festival de couleurs et de lumière. J'aperçus encore Nikon qui semblait un peu désœuvré, il fit quelques tours circulaires sans donner l'impression de savoir ce qu'il cherchait. Quand il me vit, il esquissa un léger mouvement de la main sans prendre la peine de changer d'expression, puis disparut de nouveau, condamné par sa mallette à rester loin de l'eau.

Un peu plus tard dans la soirée, je sondai Servane sur la *beach party* que tout le monde avait quand même bien remarquée, mais elle ne vit pas très bien de quoi je voulais parler. En fait, malgré ses vingt ans et les privilèges de cet âge, jamais comme moi et en aucune circonstance elle n'aurait accepté de tremper dans la mousse. Préservée de mes vices, elle n'était pas ma fille, bien lui en avait pris.

Après le dîner, quelques-uns, dont Reagan, s'installèrent devant une grosse télévision calée sur *CNN*, la jeune table de Servane s'éclipsa discrètement vers une destination confidentielle, les femmes firent club dans le hall de l'hôtel, tandis que je retrouvai ma chambre très individuelle et fis l'inventaire des chaînes disponibles. La seule offre française, défendue par *TV5 Monde*, diffusait une chronique des videgreniers sur la côte normande. Ce n'est vraiment pas la peine d'envoyer des satellites pour déverser une programmation aussi misérable à la face du monde ! Dégoûté, j'attrapai un polar au fond de ma valise, fidèle compagnon de mes nuits d'infortunes, et en vins finalement à regretter le désert et sa voûte étoilée.

## Massada

*Jean-Paul*

Levés aux aurores, une constante des voyages organisés, nous laissâmes derrière nous les doux rivages de la mer Rouge pour replonger dans la fournaise du désert. Après avoir roulé vers le nord, en laissant sur notre droite les plateaux de Moab, le car nous déposa au pied de l'austère forteresse de Massada. Imaginée par Hérode le Grand, contemporain de la *Pax Romana* et de la naissance du Messie, elle devait constituer son ultime refuge en cas de sédition.

L'ascension de la façade orientale est tout à fait dissuasive. Nous étions comme des fourmis au pied d'une montagne, la même qui avait tenu à distance les quinze mille hommes de la dixième légion romaine menée par Flavius Silva et qui, plus tard, fera longtemps hésiter l'équipe des archéologues devant y travailler. Un astucieux funiculaire nous dispensa de l'exercice et nous déposa au sommet sans peine et sans fatigue.

La mémoire attachée à ces lieux est aux antipodes du *Plutôt Rouge que mort* des années soixante-dix. Selon Flavius Josèphe, seuls deux femmes et cinq enfants ne se donnèrent pas la mort à la veille de la victoire romaine. Le lieu avait fonctionné comme un véritable camp de réfugiés avec des morceaux de poterie comme tickets de rationnement. Après la visite de magasins assez bien conservés, ou reconstitués, nous nous étions ensuite retrouvés sur trois terrasses suspendues au-dessus du vide qui, deux mille ans plus tard, continuaient de servir fidèlement la gloire du défunt monarque. La vue était à couper le souffle, un dégradé de roches multicolores qui défilaient en

vagues successives pour descendre vers une mer turquoise dans laquelle se baignaient quelques statues de sel. Nikon en perdait la tête. Tout le monde avait sorti ses appareils photo, multipliant les prises panoramiques et les portraits. Servane vint se placer tendrement à mon côté et confia le reflex de sa mère à des Coréens pour immortaliser l'événement.

Après mon départ de l'appartement de Béatrice, je m'étais débrouillé pour être porté disparu. Trop casanier pour tenter une nouvelle vie à l'étranger, j'avais simulé les apparences d'une activité débordante afin de décourager toute tentative de rapprochement. La première fois que je revis Béatrice fut donc aussi ma première rencontre avec Servane, c'était à l'occasion d'une soirée chez une amie commune. Celle-ci avait eu la finesse et le bon goût de me convier sans me détailler la liste de ses invités, et je m'étais bien gardé de l'interroger pour ne pas avoir à décliner l'invitation.

Après avoir traîné un moment dans les rayons de La Hune sans rien acheter, je quittai le boulevard Saint-Germain et me décidai à rejoindre la rue du Dragon. L'appartement, fenêtres ouvertes au deuxième étage, déversait sa bonne humeur sur le trottoir et dispensait de téléphoner pour avoir le code. L'amie de Béatrice m'ouvrit et, craignant sans doute que je prenne la fuite, se dépêcha de refermer la porte derrière moi. Ensuite seulement, elle m'annonça le programme : *Béatrice a quelques papiers à te faire signer, j'ai pensé que ce serait plus simple de le faire ici. Elle va passer tout à l'heure.* Nous étions toujours mariés et j'étais donc le père présumé de l'enfant. Je feignis l'indifférence, comme si elle m'avait annoncé une augmentation de ses impôts locaux, mais en fait, j'éprouvai une certaine satisfaction à la perspective de cette rencontre. Si elle n'était pas de mon fait, je n'avais cessé de l'envisager. Je pris un bon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le repos du guerrier après la conquête de la ville. Reagan fut très heureux de me trouver là et, laissant Chanel tourner dans les boutiques avec ses cartes de crédit, il se commanda une double pression sans la moindre inhibition. Antonio, arrivant peu après, prit le même chemin et opta pareillement pour le grand format. Je me retrouvai donc seul avec mon dé à coudre et fis semblant de m'en satisfaire pour ne pas perdre la face. Il fallut boire bien doucement, il n'était pas question de me laisser distancer pour me retrouver à sec avant mes deux convives.

On avait aperçu le Jourdain un peu plus tôt dans la journée, le dernier obstacle traversé par les Hébreux pour laisser derrière eux quarante années d'errance et de solitude dans le désert. Le fleuve m'avait semblé si insignifiant et si mince qu'il aurait pu tenir maintenant tout entier dans mon verre. Mais finalement, si, comme mes voisins, j'avais franchi cette prestigieuse frontière, je n'étais pas certain d'être véritablement entré en Terre Promise. Une force invisible continuait de me retenir sur l'autre rive et me privait des biens du royaume. J'avais choisi une demi-mesure à l'image d'une demi-vie sans ambition dont je devais faire semblant de me satisfaire.

Avant de quitter Jéricho, nous avons dépassé la source d'Élisée qui, comme tous les points d'eau du pays, est sous bonne garde israélienne. Puis nous nous rendîmes ensuite à la maison de Rahab, la prostituée qui avait livré la ville aux espions de Josué. Seule survivante du massacre qui suivit, elle est recensée parmi les ancêtres du Seigneur dans la généalogie de Matthieu. À l'intérieur, pas de fresques suggestives appartenant au répertoire des lupanars – tu ne feras pas d'image – mais, comme toujours en pareilles circonstances, quelques blagues douteuses prononcées à mi-voix circulèrent dans les rangs. Musclor, jamais à court d'un bon mot, redoubla

d'imagination. Le guide, qui devait les connaître toutes, fit semblant de ne rien entendre et s'empêchait de sourire. Habituellement, dans ce genre d'endroit, on entre la tête basse et la capuche relevée. Nous croisâmes un groupe de pèlerins qui processionnait bannière au vent en chantant un *Ave Maria* à l'intention de toutes les Rahab de la terre. Certains de notre groupe commencèrent aussi à donner de la voix, puis se ravisèrent sans délai en apercevant l'œil courroucé de l'abbé qui devait souffrir d'un déficit de dévotion mariale.

La sortie était barrée par la boutique réglementaire *Souvenirs du Pays des Merveilles*, mais le taulier ne proposait aucun des articles espérés dans ce genre d'adresse. On aurait pu le regretter ; cependant, la visite avait quand même eu le mérite de nous rappeler que la première rencontre au seuil de la Terre Promise conserve le souvenir d'une prostituée consentante qui acceptait le commerce des étrangers. Ce n'est pas rien ! Après quarante ans de désert, le détail méritait d'être souligné. Le Seigneur avait bien fait les choses en choisissant une courtisane plutôt qu'un vieil ascète grincheux planté sur une colonne de calcaire. On présente volontiers le Paradis comme le temple de l'ennui et des éternelles privations – c'est une réflexion de repu et de bien portant – mais si effectivement les prostituées doivent nous précéder dans le Royaume des Cieux, on ne peut imaginer de meilleur comité d'accueil. Cette fois-ci, même le Club Med est définitivement vaincu.

Nikon improvisa une photo de groupe. Il nous faisait poser assez régulièrement, mais visait surtout Nil et Servane, ce qui commençait à en agacer sérieusement quelques-uns, à commencer par les Picards. Sans les filles, il ne sortait pas ses machines. Je crois avoir été le dernier à m'en apercevoir, mais, sans doute par lâcheté, je préfèrai ne rien voir pour rester en

dehors du scénario et m'éviter un arbitrage. Nikon était sous contrat pour une agence de presse et jouait beaucoup de ce prestige. Ce mandat lui donnait une certaine indépendance par rapport au groupe et aussi une sorte de supériorité qu'il ne manquait jamais de nous rappeler : il n'avait pas payé le billet d'avion et buvait la bière sur notes de frais. Un peu trop rapidement, il fut désigné comme notre reporter officiel pour couvrir le voyage, ce qu'il avait accepté avec condescendance en nous faisant bien comprendre que c'était son métier et qu'il ne pouvait pas se permettre de travailler gratuitement et que c'était mauvais pour sa réputation et que c'était dangereux pour sa carrière et que... et que... et que... Il se sentait aussi tout à fait dispensé de participer aux divers offices qui jalonnaient la journée et si, pour une raison quelconque, il ne trouvait pas d'échappatoire, il se composait une posture faussement détachée sans rien perdre de ce qui se passait. Il était à la fois ce que j'avais rêvé d'être à son âge et tout ce que je détestais chez les autres. Une sorte de copie réussie de mes fantasmes de jeunesse. Nil entrait dans son jeu avec une politesse feinte, mais préférait de beaucoup la compagnie de ses grands-parents, Servane se tenait plus à distance et se contentait du minimum jeunesse, c'est-à-dire assez peu. Finalement, Nikon restait seul derrière les filtres polarisants de ses appareils photo, retranché dans les illusions de ses visées polychromes. Et j'étais plutôt satisfait de ce cruel rapport de force que j'avais si souvent déploré dans mes jeunes années.

Pour la première fois depuis le début du voyage, une cloche latine sonna l'angélus. Elle nous rappela que, si l'Église de Jérusalem avait si peu compté dans l'histoire de la chrétienté, des communautés religieuses s'accrochaient encore à cette terre difficile, exprimant leur fidélité sur les lieux du salut.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quelques voitures bien propres escortées de chemises blanches essayaient de manœuvrer au milieu d'un désordre général, pendant qu'un groupe de femmes restées un peu à l'écart méprisait cette vaine agitation pour se livrer à un cruel concours d'élégance. L'ombre était rare, peu d'arbres sur la place, mais personne ne semblait véritablement indisposé par la chaleur. Seul un ecclésiastique qui observait la scène avec un brin d'impatience semblait peu disposé à quitter l'ombre du narthex. Il faut dire que le mainate était bien recouvert d'or et disparaissait sous une épaisse couche de tissus qui devait préférer les hivers rigoureux de la blanche Russie à la lourde chaleur des rues de Cana. Puis une attendrissante mariée fit son apparition. Fragile et vulnérable, elle guetta avec inquiétude l'assentiment de ses proches sur sa mine et sa façon. *Ma chérie, tu es superbe !* Le ton était donné et le refrain fut repris à chaque salutation. En fait, la formule est planétaire, c'est un dogme, la mariée est toujours belle, éblouissante, merveilleuse... Il n'est pas de mots suffisants pour la complimenter. Inutile d'affiner les formules ou de chercher d'autres qualificatifs plus modérés, toute nuance est criminelle, exclue, hors contrat. Le temps des jaloux viendra bien assez tôt déchirer le fragile voile des illusions.

Toute la ville s'était figée dans l'attente du dénouement, même les voitures semblaient avoir consenti à l'immobilisme. Au seuil de l'offrande, l'instant est toujours fascinant, *Je me donne à toi*, un mélange d'angoisse et d'abandon, d'amour et de sacrifice, il est peu de moments d'une telle intensité dans une vie. L'époux était déjà entré dans la salle des noces, il ne resta bientôt à l'extérieur que quelques photographes et un petit cortège de demoiselles d'honneur qui tardaient à se rassembler. Les dernières retouches furent exécutées pour reprendre le maquillage, corriger une mèche, refaire un nœud, puis le cortège

se décida et gravit les marches du parvis avant de disparaître définitivement. Il ne manquait plus personne, les portes pouvaient se refermer.

Un instant contenues, les rumeurs de la ville reprirent alors le dessus. Un observateur solitaire resté sur le parvis continua de porter son regard en direction de l'église. Son vêtement ordinaire laissait supposer qu'il n'était pas compté au nombre des invités. La fête allait continuer sans lui dans une joyeuse indifférence, rien d'anormal à cela, la salle des noces ne peut quand même pas accueillir toute la misère du monde. Pourtant, cet homme que personne n'avait choisi, sans alliance et sans épouse, naufragé de l'amour, donnait aussi l'impression, pour de mystérieuses raisons, d'avoir été banni du jardin des origines. Il ne boirait pas le meilleur vin, ne connaîtrait pas l'ivresse des dieux et devrait se satisfaire de la boisson vinaigrée réservée aux condamnés. Une petite vie sans compagne et sans nuit blanche.

# 18

## Balbec

*Béatrice*

Une semaine après le départ de Servane pour la Terre Sainte, je devais retourner à l'hôpital pour des examens complémentaires, mais finalement, en quelques jours, mon état s'était rapidement amélioré et je pensais même avec un peu de naïveté que je repartirais délivrée de mon attelle et des béquilles. Le programme était simple : une radio, une consultation. Le tout ne devait pas durer plus d'une heure. Phénomène extraordinaire, tout se passa comme prévu, sans attente et sans complications, sauf bien sûr pour l'attelle et les béquilles qui furent malheureusement reconduites dans leurs fonctions. J'en étais seulement dispensée la nuit et pour la douche, c'était déjà un progrès. À midi, de retour à Balbec, mais n'ayant pas fait de courses, je m'installai à la terrasse du Hasting's et commandai une salade. C'était une belle journée d'été avec une température idéale qui me fit préférer la terrasse.

Depuis ma sortie d'hôpital, je n'avais pas remis les pieds dans une église et avais même cessé toute forme de piété, y compris à la maison. En fait, je me laissais couler dans une sorte de bienheureuse indifférence qui me faisait délaissier les choses de l'esprit pour leur préférer les plaisirs de ce monde. Le livret de *Prions en Église* qui continuait de traîner au fond de mon sac était le dernier vestige de mon passé mystique, mais je ne l'ouvrais plus et le gardais seulement comme on peut le faire parfois avec un chapelet inutilisé dont on n'ose pas se séparer. Ma candidature pour la Terre Sainte n'ayant pas été retenue, cela me donnait une certaine licence. J'en profitais sans état

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*musique. On est arrivé juste au bon moment : à ton avis, qui va gagner ?* Si le pasteur était plus petit, je pensais surtout que nous n'avions rien à faire ici. Puis une sorte de mouvement fébrile parcourut la foule qui s'ouvrit pour laisser passer un genre de garde du corps muni de tous les attributs du genre : complet gris, crâne rasé, lunettes noires, oreillette. Ils s'approchèrent pour échanger quelques mots à voix basse avec le pasteur. C'était sans doute lui, le vrai Messie, car deux minutes plus tard, toute la technologie nécessaire à un véritable concert convergeait dans notre direction sous des tonnerres d'applaudissements et de multiples acclamations à la gloire de Dieu. Les habits blancs frémirent, de petits groupes se reformèrent, certains profitèrent de l'agitation pour gagner quelques places, le ciel allait bientôt se déchirer et les eaux du Jourdain peut-être refluer vers l'amont jusqu'aux frontières du Liban. Il n'était plus question pour nous de repartir, même si cela devait nous coûter la visite de Beth-Shéan.

Nil m'amusa, elle ne perdait rien du spectacle, une vraie journaliste de CBS, mais en même temps elle me mettait un peu mal à l'aise à cause d'une fâcheuse tendance à montrer du doigt, et puis je continuais à penser que nous n'étions pas tout à fait à notre place en espionnant de l'extérieur. Cependant, notre présence ne semblait pas déranger ; au contraire, elle avait interpellé les néophytes dont la première mission serait de toucher les cœurs de la très laïque République Française. De plus, la batterie de caméras qui les entouraient n'était pas de nature à promouvoir la discrétion.

Dans notre groupe, certains, comme Nil, utilisaient tous les subterfuges possibles pour être au plus près de l'événement : une simple curiosité ou une façon discrète de récupérer les miettes qui auraient pu tomber de la table des maîtres

américains. Une autre catégorie faisait semblant d'ignorer ce qui se passait. Un peu comme on passe à côté d'un accident de la route, ils regardaient sans tourner la tête, mais ne pouvaient s'empêcher de jeter quelques regards obliques et suspicieux. Les troisièmes étaient ailleurs, parfaitement indifférents, ils n'auraient même pas su dire pourquoi on restait là, attendant un signal pour remonter dans le bus. Mon père, lui, regardait fixement, avec une sorte de fascination, mais sans curiosité. Il donnait plutôt l'impression d'être totalement dépassé. Un défilé de nudistes dans le métro parisien lui aurait fait le même effet. Son expression me rappela une scène semblable un samedi après-midi à la sortie du Bon Marché.

Maman venait de m'acheter une élégante paire de chaussures blanches et j'avais fait un superbe caprice pour les porter aussitôt, ce qui bien évidemment m'avait été refusé. Les jolis mocassins devaient rester neufs pour un mariage qui m'avait choisie comme demoiselle d'honneur. Cependant, je refusai de remettre ma vieille paire et partis en chaussettes sous les regards amusés des vendeuses et des clients. Au moment de quitter le magasin, juste devant la porte, alors que maman me traînait lamentablement et que je me donnais toujours en spectacle à la très sélecte Rive Gauche, nous sommes tombées sur une improbable tribu débarquée d'une autre planète. Des individus extatiques, recouverts approximativement de lambeaux de tissus orange et organisés en cercle alors qu'il n'y avait pas de feu, dansaient sur le trottoir avec des pieds nus et sales, au son d'un gros tambour et de quelques grelots. Ils avaient tous le crâne rasé, sauf une grande queue-de-cheval qui bougeait avec eux. Si quelqu'un me les avait désignés comme étant des Martiens, cela ne m'aurait pas posé la moindre difficulté. Je remis immédiatement mes vieilles chaussures et attendis sagement le

jour du mariage pour porter les nouvelles.

De fait, il était un peu difficile de se faire une opinion. J'hésitais entre l'admiration devant tant de foi et la dérision pour trop de naïveté. Le pasteur avait fini par entrer dans le fleuve. Placé sur une élévation immergée, il avait une belle prestance et donnait l'impression de marcher sur les eaux. Les habits blancs avançaient les uns derrière les autres pour la profession de foi, entre deux files d'organiseurs qui veillaient à la fluidité de la procession. Une petite équipe d'intervention spéciale était affectée aux évanouissements. Ceux-ci se produisaient surtout chez les femmes au moment où le pasteur les relevait, après les avoir plongées dans l'eau. Pour leur éviter la noyade, elles étaient alors tirées hors du bassin, puis transportées sur la grève où elles pouvaient reprendre tranquillement leurs esprits. Certaines se mettaient aussi à trembler ou à crier, toujours au même moment, celui du pasteur. Si les hommes étaient plus sobres, car sans doute plus résistants et plus rebelles aux puissances de l'Esprit, tout le monde chantait comme à l'école. Le grand Noir avait été rejoint par ses choristes habillés du même boubou, mais de couleur plus claire. Ils faisaient bien le travail, connaissaient leurs textes par cœur et jouaient sans partition. Cette liberté leur donnait une certaine grâce et semblait les avoir affranchis d'un programme établi, ils pouvaient reprendre un refrain lancé par la foule ou improviser à l'infini sur quelques accords de blues. Finalement, c'était le pasteur qui semblait le plus en dehors du coup. Tous ses gestes respirationnels l'ennui. Il regardait à peine ceux qui défilaient devant lui et ne faisait même pas l'effort de sauver les apparences. Il discutait de temps en temps avec son voisin et comme il refusait de céder la place, je me suis même demandé s'il n'était pas payé à l'unité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tard, il fallait y penser avant de s'asseoir. Servane était de ce deuxième groupe et, comme à son habitude, elle était d'une inaltérable gaieté. La permanence de ce trait de caractère m'avait toujours stupéfié. J'y voyais une preuve supplémentaire de notre différence. Servane était douée pour la vie, rien ne semblait lui poser de problème. Elle pouvait vivre dans les bois sous la pluie et sans eau chaude, puis se laisser plonger comme une gamine dans les vastes fauteuils d'une réception d'hôtel en vidant les arachides et les olives de toutes les tables basses. La tristesse lui était étrangère et ces joies simples suffisaient à son bonheur. Insubmersible, un peu comme les petits canards en plastique jaune que l'on plonge dans l'eau du bain et qui remontent aussitôt à la surface sans jamais se défaire de leur aimable sourire.

J'étais d'ailleurs un peu jaloux de cette bonne humeur qui ne tenait pas compte de mes préférences et profitait à trop de monde. J'aurais voulu Servane plus exclusive et plus farouche, se laissant difficilement approcher et se méfiant de l'inconnu afin de me réserver ses grâces et de m'en laisser désigner les autres bénéficiaires, mais, comme à ses qualités, je devais aussi renoncer à ces prérogatives. En fait, je n'avais pas plus de dispositions pour la bonne humeur sans histoire de mes voisins de droite que pour les conversations réfléchies de mes voisins de gauche. Semblable à ces petits funambules métalliques et froids, faits de tiges et de boulons, ni du ciel ni de la terre, suspendus dans le vide et qui se balancent entre des forces magnétiques contraires, je me retrouvais entre deux univers qui m'étaient étrangers et me repoussaient en cadence avec la même indifférence et la même tranquillité. Un publicain à la table des noces, bon à être jeté dehors.

L'un des chats, qui avait flairé le marginal, ne me quittait pas

du regard et se frottait à mon bas de pantalon en ne cessant de miauler pour attirer mon attention. Certains s'en amusèrent, j'étais l'ami des bêtes. Il ne me manquait plus qu'un sac de graines pour partir m'asseoir sur un banc public et nourrir les pigeons, et peut-être le chat par la même occasion. Plus je le repoussais et plus il insistait. Malheureusement pour lui, même si je n'avais pas très faim, je n'étais pas d'humeur à m'afficher en protecteur des animaux, il n'y eut donc pas de partage.

## Mont de la Tentation

*Jean-Paul*

Dernier hôtel avant Jérusalem. Nous partions la nuit suivante pour finir notre route à pied et découvrir enfin les remparts de Sion. « *Quelle joie quand on m'a dit...* » Ce n'était pas tant qu'il me tardait de rejoindre la Ville Éternelle, mais plutôt d'en finir, et chaque journée écoulée me rapprochait du terme.

En fait, après avoir été un peu déçu pour avoir naïvement espéré je ne sais quel prodige, j'étais maintenant résigné à me satisfaire du programme sans en attendre de grands bouleversements. Un peu comme tous les malades qui partent à Lourdes. Cela doit suffire, cela doit suffire, cela doit vraiment suffire... je m'efforçai de m'en convaincre. La fille de l'agence m'avait prévenu, je reviendrais avec une meilleure intelligence des Écritures et ne lirais plus les Évangiles de la même manière, ou ne les lirais plus du tout, c'était le contrat. Pas de miracle ni de révélation particulière au programme, simplement un agréable moment comme j'en avais connu d'autres sur de plus lointains rivages. Ce séjour avait cependant au moins un mérite, celui de m'avoir fait passer des vacances avouables et plus faciles à placer que des stages de développement personnel au pied du Ventoux. Servane d'ailleurs ne donnait pas de signe de déception et n'espérait donc probablement rien de particulier nous concernant. Que pouvait-elle attendre de moi qu'elle n'aurait trouvé ailleurs ? Roissy nous séparera après cette curieuse parenthèse qui capitalisera à elle seule la quasi-totalité de nos souvenirs communs. Finalement, de nous trois, Béatrice était probablement celle qui avait le plus investi dans ce voyage,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des petits points lumineux parfaitement immobiles signalaient au loin la présence de chalutiers. Pacifiés par ce spectacle et bercés par le doux murmure des vagues qui venaient s'échouer mollement sur le rivage, nous restâmes ainsi longtemps sans parler. Je n'avais pas froid, n'étais pas pressée, personne ne m'attendait et le doux murmure de cette mer paisible me comblait déjà de bonheur. Quelques images du film défilèrent encore dans la nuit, je revis les guerres, les camps de réfugiés et ces pauvres enfants séparés de leurs parents. Nous étions préservés de tout cela, à l'abri d'un monde meilleur. Gaspard prit une longue respiration :

– *Tu as eu des nouvelles de ta voiture ?*

– *Elle est irréparable.*

– *J'en ai une à te passer, si tu veux, je m'en sers peu.*

– *Tu es gentil, mais de toute façon il n'y a rien d'urgent, je ne peux toujours pas conduire.*

– *Accepte, tu finiras bien par t'en servir, je ne fais jamais rien pour toi.*

– *Tu en fais bien assez.*

– *Je pourrais faire beaucoup plus.*

– *Je sais.*

– *Je donne tout mon argent aux impôts et je n'ai pas d'enfant. Tu conviendras quand même que ce n'est pas très stimulant.*

– *Soit, mais si tu es seul, c'est aussi un peu ton choix.*

– *Ne sois pas hypocrite.*

– *Tu es riche et tu as bon caractère. Après quarante ans, il n'y a plus que ça qui compte. Le reste, c'est pour la jeunesse.*

– *Je suis vraiment moche ?*

– *De moins en moins.*

– *À défaut d'être l'Apollon du Belvédère, je serai bientôt celui des maisons de retraite... Réjouissante perspective, n'est-ce*

*pas ? Béatrice, tu sais très bien pourquoi je suis seul.*

*– Gaspard, je suis toujours mariée.*

*– C'est quoi un mariage après vingt ans de séparation ? Il n'y a plus rien entre vous.*

*– Je ne sais pas. Parfois, je pense comme toi, parfois non.*

*– Je vais te dire. Ce n'est pas pour Jean-Paul que tu es restée, c'est à cause de Servane. Mais un jour, elle quittera ta jolie maison et fera comme toi, elle partira dans une robe blanche.*

*– Pour le meilleur et pour le pire.*

*– Ton travail est terminé, Béatrice, tu deviendras bientôt un poids pour ta fille, la vieille maman dont il faut s'occuper avec l'inévitable sortie le dimanche après la messe. C'est ça que tu veux ?*

*– Je serai une grand-mère disponible.*

*– Pour l'Apollon des maisons de retraite ?*

*– C'est pas terrible.*

*– Nous sommes d'accord. Tu construis ta vie sur un modèle hérité d'une autre époque et tu t'enfermes dans des choix que tu es seule à porter. Crois-tu vraiment que cela a du sens ? Tu te lèves le matin, personne ne t'attend, tu remplis tes journées avec des dépenses inutiles, tu n'aimes pas les cartes, mais tu cours après des bridges pour occuper tes soirées et meubler ton agenda.*

*– Tu exagères, j'aime bien les cartes.*

*– À qui profite ta solitude ? C'est une vie d'égoïste, tu vas même finir par ressembler à Jean-Paul. Tu mérites mieux. Il n'y a rien de malhonnête dans ma proposition.*

*– Ce serait plus simple.*

*– Si tu attends quelqu'un d'autre, dis-le-moi, je comprendrais, ça ne me fera pas plaisir, mais je comprendrais. Mais si tu es seule, que cherches-tu ?*

– *Il n’y a personne dans ma vie.*

– *« Il n’est pas bon que l’homme soit seul », tu connais ces choses-là mieux que moi. Pourquoi préférer une vie recluse quand d’autres choix sont possibles ? Le bonheur est aussi un devoir. Même Jean-Paul serait de mon avis.*

– *Si j’avais dû régler ma vie sur les choix de Jean-Paul, je ne sais pas trop où cela m’aurait menée.*

– *Peut-être. Mais crois-tu vraiment que si nous rapprochions nos vies, nous serions véritablement sur un si mauvais chemin ?*

– *Je suis sûre que tu peux rendre une femme heureuse.*

– *Alors, pourquoi préfères-tu le désert ?*

– *On ne vit pas que de pain.*

J’acceptai encore le bras dont j’avais refusé la main et laissai Gaspard me raccompagner jusqu’à la voiture. Quelques minutes plus tard, nous étions assis côte à côte alors que nous prenions des chemins différents. Nous parlâmes peu pendant le trajet du retour et n’avions de fait plus grand-chose à nous dire. Cette route avait connu bon nombre de mes états d’âme, mais jamais comme ce soir. Tout devenait compliqué, voire absurde. J’avais souhaité consacrer ma vie, non seulement le ciel n’en avait pas voulu, mais au lieu de cela, il avait même cassé ma voiture et manqué de me tuer. Gaspard m’avait offert sa main, cette fois-ci, c’est moi qui n’en avais pas voulu et je le laissais repartir seul dans une existence sans enfant encore plus triste que la mienne. Certainement pour une bonne part, j’étais aussi restée pour ma fille, Gaspard avait raison, mais si maintenant je demandais l’avis de Servane, il est assez probable qu’elle me préférerait accompagnée. La promenade dominicale avec sa vieille maman dans les allées du parc Monceau, ce n’est effectivement pas terrible. Et en plus, je venais d’apprendre le pire : il n’était même pas certain que je sois mariée. Jean-Paul ne m’ayant

jamais révélé son incapacité physiologique, notre union était vraisemblablement nulle.

La nuit !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.